

LE BOSS

Aux enfers des favelas

LE BOSS

Aux enfers des favelas

VALERY LAM 2020

Valerylam120@gmail.com

Copyright ©VALERY LAM 2020

MENTIONS LÉGALES

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements des personnes ou des lieux réels seraient utilisés de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait totalement fortuite.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVERTISSEMENT

Ce livre comporte des scènes érotiques explicites entre adultes et des scènes de violence, pouvant heurter la sensibilité des jeunes lecteurs.

Âge minimum conseillé : 18 ans

SOMMAIRE

LE BOSS.....	3
MENTIONS LÉGALES.....	4
AVERTISSEMENT.....	5
CHAPITRE 1.....	9
CHAPITRE 2.....	27
CHAPITRE 3.....	64
CHAPITRE 4.....	90
CHAPITRE 5.....	106
CHAPITRE 6.....	136
CHAPITRE 7.....	185
CHAPITRE 8.....	207
CHAPITRE 9.....	227
CHAPITRE 10.....	506
CHAPITRE 11.....	658
CHAPITRE 12.....	738
REMERCIEMENTS.....	800
TOUTES LES ACTUALITÉS DE L'AUTEUR.....	801

À mes parents et à ma compagne.

Le bonheur est trop long à venir

Éclairer mon visage d'un sourire.

Mon existence était une galère,

Et rendait ma vie amère.

Les vacances pour moi n'existaient pas.

Dans ce bidonville, j'étais un repas,

Une proie facile à récupérer,

Pour les Spiders affamés.

Pour moi, pas de saison,

Pas de répit, ni de raison.

J'ai dû vivre pour exister,

Survivre sans vous, sans oublier.

Je dors l'arme sous l'oreiller,

*C'est mon assurance vie pour me protéger, pour vous
venger.*

*Moi, le boss, je descends de temps en temps de mon
repaire,*

*Pour aller chercher ceux qui vous ont rayés de la
surface de la terre.*

Je sais, ma vie sera courte et rapide,

Je suis pourtant riche mais vide.

J'ai mêlé drogues, meurtres et rapines.

Mais je ne connais le bonheur

Qu'à travers ceux qui vivent ailleurs.

Si un jour vous lisez ces quelques mots,

Petits êtres des favelas au cœur gros,

Essayez de comprendre que ma vie,

Était une belle saloperie,

Que ces salauds m'ont tout pris.

Mais que rien ne vaut la vie.

Nelson Perales dit le Boss.

CHAPITRE 1

Certains drames arrivent soudainement dans votre vie, au moment où l'on s'y attend le moins. Je ne cherche pas la rédemption ni à obtenir un quelconque pardon, votre compréhension, encore moins, car moi-même, je me les refuse. Si vous pensez aussi que je mérite l'enfer, eh bien, ne vous méprenez point, je le vis depuis si longtemps que j'ai fini par l'intégrer dans mon quotidien. Je ne me souviens même plus de quand date la dernière fois où j'ai esquissé un sourire jovial. Un mal sournois et dévastateur s'est abattu dans ma vie et les séquelles restent incrustées dans mon âme, faisant de moi un être à part.

Je m'appelle Nelson Perales. Je suis né dans une famille stable et unie, mais plutôt modeste. Mes parents ont toujours subvenu à nos besoins, même pendant les périodes les plus difficiles. Nous n'étions encore que des enfants, Mélissa ma sœur cadette et moi quand ma vie a

pris le tournant qui a chamboulé nos existences. Nous vivions à Jaragua, l'un des bidonvilles situés aux abords de Sao Paulo où se regroupaient tous les misérables de la société et les plus gros délinquants du Brésil. C'est sûrement l'une des raisons, voire la raison principale qui a poussé nos parents à nous interdire de fréquenter les gens du quartier. Ils refusaient que nous allions jouer et nous distraire dehors. Maman avait même tracé une ligne jaune à l'aide d'une peinture à huile que ma sœur et moi ne devions en aucun cas traverser. Elle pensait nous protéger mais la vérité, c'est qu'elle nous a empêchés de voir le monde tel qu'il est en réalité. Dans toutes les favelas, de Jaragua à la Rocinha, des enfants manipulent les armes dès leur plus jeune âge, avoir une arme est une assurance vie. Se défendre est le moyen indispensable pour s'en sortir dans cette jungle. Jaragua souffre du narcotrafic, de la guerre des gangs, de la prostitution, des combats clandestins, financés par les barons de la drogue et de la vente de l'acide. Je me rappelle toujours de scènes effroyables la normalité d'une favela qui ne fait de cadeaux à personne. La vente de la meth a détruit la vie de jeunes dont l'avenir était prometteur. Je me souviens

encore d'elle, de son visage comme si c'était hier : Virginia. Virginia conduisait à Jaragua, il y a quinze ans de cela, lorsque six garçons qui avaient sensiblement le même âge que moi se sont approchés de sa voiture. L'un d'eux lui a jeté de l'acide au visage, puis se sont évaporés dans la nature. Sa seule faute, celle d'avoir été la sœur d'un clan ennemi. La police ne les a jamais rattrapés, bien que la rue était surveillée par des caméras vidéo, Il y a eu d'autres cas similaires, à la même période, la même année, mais les auteurs n'ont jamais été arrêtés. Très souvent c'est dû à des règlements de compte, de la vendetta ; les services de l'ordre n'ont jamais levé le petit doigt, et j'ai vite compris que la justice n'était que pour les personnes nanties vivant hors de ce borbier, et nous, condamnés à périr.

Nous n'étions pas une famille riche financièrement, notre trésor se résumait à l'amour et au bonheur indescriptible qui débordaient dans notre maison. Bref, nos parents tentaient de nous préserver de leur mieux.

Le temps passait à la vitesse de la lumière, si bien que quand j'eus 15 ans et Mélissa 12, j'arrêtai mes études afin

d'aider ma famille. Mélissa serait la seule à évoluer intellectuellement dans la famille. Moi, je devais trouver un job à tout prix, car papa était déjà à la retraite et maman, fatiguée par des années de travail à la maison, la maladie et son âge avancé. Nous avions besoin d'un salaire supplémentaire pour améliorer notre situation financière, la pension de retraite de papa ne suffisait plus à couvrir nos besoins et permettre à deux gosses de continuer à étudier.

Deux ans plus tard, Mélissa avait quatorze ans. Moi, à dix-sept ans, j'avais déjà fait un gosse à ma copine de toujours, Andréa. Elle vivait chez ses parents avec notre fille Alba et moi je vivais chez les miens. Nous attendions que je trouve un travail mieux rémunéré et elle pourrait s'installer avec moi chez mes parents avec la petite.

Mélissa était déjà physiquement magnifique, ses formes et ses rondeurs mettaient en valeur sa silhouette élancée. Elle attirait tous les regards sur elle et mes parents et moi ne craignons qu'une chose, c'était qu'elle nous ramène un enfant elle aussi à la maison, cela aurait

été une catastrophe. Toutes les filles du quartier la jalousaient, mais Mélissa ne semblait pas se rendre compte de la convoitise qu'elle suscitait aux yeux de certains garçons. Sachant qu'elle était l'unique espoir de la famille, elle ne vivait que pour ses études, et dans sa grande naïveté ne se rendait pas compte du danger.

Je connaissais ce sentiment de ne pas vouloir décevoir les personnes qui avaient mis tous leurs espoirs et leur fierté en vous. Nous n'avions pas droit à l'erreur, on devait réussir à tout prix pour espérer une vie meilleure. L'échec n'était en aucun cas une option envisageable si l'on voulait partir de ce quartier. Jaragua, comme tous les bidonvilles, était sous l'emprise de quelques bandes de criminels qui terrorisaient la favela.

La pire de toutes était le gang des spiders. Ils étaient peu nombreux, jeunes, et leur signe distinctif était une araignée tatouée sur le côté droit de leur cou. Mais d'une cruauté sans limites. L'un de leurs membres dont le chef avait jeté son dévolu sur ma sœur qui refusait catégoriquement ses avances et les esquivait comme elle pouvait. Le jeune homme, déterminé, a insisté au point

de l'attendre au retour de l'école, elle était harcelée, terrorisée et craignait qu'un jour, il dépasse les limites et finisse par devenir violent. Ils avaient déjà fait des victimes. Avec eux, le "non" n'était pas une possibilité... soit, vous acceptiez de vous soumettre, soit vous subissiez. Un jour, Ramon Cota et sa bande avaient tenté une fois de plus de l'acculer.

Mélissa courut ce jour-là. Elle courut comme si c'était la dernière chose qu'elle devait faire de sa vie, sans regarder derrière elle. Curieusement, à son arrivée à la maison, elle ignora nos parents, chose qu'elle n'avait jamais faite, et s'enferma dans sa chambre. Ce n'était pas dans ses habitudes d'agir de la sorte, quelque chose ne tournait pas rond, si quelque chose clochait, je devais le découvrir. Je me précipitai vers sa chambre et écoutai ses pleurs qui faisaient écho jusque dans le couloir. Plus mes pas se rapprochaient, plus les sanglots devenaient étouffés. Un froid glacial dévala ma colonne vertébrale. Je frappai contre le battant verrouillé en bois à la peinture écaillée, la suppliant d'ouvrir. Mélissa et moi ne nous cachions jamais quoi que ce soit. Nous étions trop

complices pour cela, nous couvrant l'un l'autre lorsque l'on sentait que l'un d'entre nous risquait la punition. Je frappai de plus en plus fort, et ça me fendait le cœur de me sentir impuissant face à cette détresse qu'elle refusait de partager. Je ne comptais pas rester les bras ballants à l'écouter pleurer sans défoncer la porte. Mais je ne voulais pas affoler mes parents. Avant d'en arriver à cette extrémité, je fis appel à sa sensibilité en usant de filouterie. Un frère aîné n'était pas seulement celui qui était né le premier, mais celui qu'on prenait pour modèle.

Pour la mettre en confiance, je m'installai par terre contre la porte, les mains posées sur mes genoux. Je lui racontai les débuts de ma vie d'ado, quelques passages de ma vie que j'avais gardés enfouis au fond de moi. Comment m'étais-je retrouvé avec un enfant sur les bras, alors que dans un sens comme dans l'autre, moi-même j'en étais encore un. Nous ne parlions pas de sexe en famille, c'était tabou. Ces choses-là arrivaient, et si ce n'était pas "normal", nous n'en faisions pas tout un fromage. Le silence revint de l'autre côté de la cloison, mais la porte restait hermétiquement fermée. Je me levai

en soupirant, prêt à rejoindre le salon pour rassurer les deux pauvres vieux qui devaient se faire un sang d'encre. Le cliquetis de la serrure se fit entendre et la porte s'ouvrit timidement. J'entrai en refermant derrière moi.

Mélissa s'installa au sol, la tête calée entre ses genoux, les bras ballants et les épaules secouées de spasmes irrépressibles. Elle qui rayonnait habituellement à la maison ne ressemblait plus qu'à un animal apeuré. Le sourire et la joie de vivre qui faisaient briller le soleil dans notre maison venaient de la quitter. Quelque chose en elle avait été détruit. Je sortis de ma poche un mouchoir jetable et lui tendit afin qu'elle essuie ses larmes. Elle les essuya avec délicatesse et j'attendis patiemment qu'elle reprenne son calme et me raconte ce qui l'avait mise dans un tel état. Quand elle daigna ouvrir la bouche en sanglotant et commença à me relater de bout en bout la tentative de viol à laquelle elle venait d'échapper, je sus que ma vie prendrait un tournant à 180 degrés. Je compris que je ne serais plus jamais cet homme qui avait tout fait pour devenir quelqu'un de bien.

— Allez, Mélissa, raconte-moi ce qu'il s'est passé. Ne garde pas ça pour toi, lui demandai-je en caressant ses cheveux.

— D'accord, renifla-t-elle en repoussant ses cheveux. Mais tu dois me jurer de ne pas chercher à t'attaquer à cette bande de tarés.

Je hochai la tête. Je savais que je ne tiendrais pas parole, mais c'était le seul moyen de l'inciter à parler. Les mots s'écoulaient de sa bouche et résonnaient à mes oreilles comme un poison.

— *Salut, ma belle.*

— *Je ne suis pas ta belle, avait-elle répondu.*

— *Est-ce une façon de parler à un mec comme moi ?*

— *J'ai à faire, tu peux me laisser passer ?*

— *Hey, où vas-tu ?*

— *Lâche-moi !*

— *Et si je ne te lâche pas, que vas-tu faire ? Crier ?*

— Toute la bande s'est mise à ricaner, Nelson, continuait-elle en agrippant mon bras nerveusement. J'avais beau hurler, ils ne me lâchaient pas, alors ils ont commencé à tirer sur mes vêtements. Je leur ai échappé de justesse, maintenant, ils ne vont plus me laisser tranquille. J'ai donné un coup de pied aux couilles de ce taré. Il se tordait de douleur en hurlant comme un loup et il a demandé aux autres de me rattraper.

Pris de fureur, je l'écoutais sans l'entendre, je regardais les mouvements de ses lèvres, mais le son de sa voix ne parvenait plus à mes oreilles. J'étais submergé par une rage folle. La seule chose qui me traversa la tête était de casser la gueule de ce connard qui avait voulu abuser de ma sœur.

— Allez, calme-toi maintenant, lui demandai-je en l'aidant à se lever pour l'asseoir sur son lit.

Je l'invitai à se calmer en la rassurant. Lui promettant qu'elle n'avait plus à s'en faire et que j'allais personnellement m'occuper de cette affaire avec calme.

— Tu me promets ne pas tenter quelque chose d'inconsidéré, pas vrai ?

— Ne t'inquiète pas, lançai-je en souriant. Tout va bien se passer, ils ne s'en prendront plus à toi.

Rassurée par la promesse que je venais de lui faire, elle posa la tête sur ma poitrine et je la serrai affectueusement dans mes bras alors que la colère me broyait les entrailles.

Il était tard, et mes parents dormaient déjà. Mélissa, terrassée par l'angoisse et la fatigue, ne tarda pas à sombrer dans le sommeil, tandis que moi, mes paupières refusaient de se fermer. Ce que Mélissa venait de me raconter tournait en boucle dans ma tête qui menaçait d'exploser. Je devais agir, vite et bien, sinon cette bande de voyous ne s'arrêterait pas là, je devais intervenir pour protéger ma sœur. Je n'avais jamais usé de violence gratuitement, mais je n'étais pas un enfant de chœur non plus. Dans une favela, on apprend à se défendre avant de savoir marcher. S'imposer pour éviter les ennuis et survivre.

Le lendemain matin, après avoir pris le petit déjeuner, j'observai ma petite sœur du coin de l'œil. Je comptais jouer le rôle de garde du corps tout en restant discret. Mélissa et la bande de malfrats ne devaient en aucun cas se douter que je les avais dans le collimateur. Comme on dit, les criminels reviennent toujours sur le lieu du crime. Je l'avais suivie le matin, mais rien n'était venu perturber son arrivée au lycée. À seize heures, à la sortie des cours, je la suivais à distance. Arrivée au niveau de la ruelle qui desservait l'entrée de la favela, Mélissa marchait silencieusement, la tête baissée, et j'aperçus la bande en question quand l'un d'entre eux se mit à la siffler.-

— Tu as du culot de repasser par ici, j'aime les femmes de caractère !

Je compris immédiatement que c'était le type qui l'avait agressée la veille, la description correspondait à celle qu'elle m'avait faite. Lorsqu'elle le vit, le sang déserta son visage et elle commença à courir comme une dératée le long du trottoir sans se retourner comme je le lui avais suggéré. Les cinq mecs qui accompagnaient celui qui devait être le chef de bande se mirent à ricaner

et se moquer de lui. Le type était furax. C'était une humiliation pour lui, un jeune mec beau, viril comme lui venait de voir filer sa proie une nouvelle fois devant ses amis. Pour un chef de gang, c'était passer pour un bon à rien, inadmissible. Mélissa était déjà rentrée, et à l'abri, je le savais. Sans le savoir, elle m'avait emmené droit chez ce mec. Ma cible. Un dicton disait que si l'on voulait attirer un chien, il suffisait de poser un os près de son chenil et qu'il bondirait pour le broyer.

J'avais localisé le mec, donc je devais le coincer, mais ils étaient trop nombreux pour moi, alors j'attendis le moment propice. La chance ne tarda pas à me sourire. À vingt heures, lorsque la bande se dispersa, je pistai le voyou et attendis qu'il arrive dans un coin sombre et calme alors que j'étais juste derrière lui et qu'il ne se doutait de rien. Je le projetai violemment vers la grille dentée qui bordait le trottoir et sans sommation, me mis à lui donner des coups de poing. Il tomba en se tordant de douleur, alors que je lui adressai une mise en garde :

— Ne t'avise plus de t'approcher de ma sœur. La prochaine fois je te bute !

— Tu es un homme mort ! Me cracha-t-il avec un regard fou. Et ensuite, ce sera le tour de cette salope !

Il saignait de la bouche et je lui balançai un coup de pied à l'abdomen avant de m'en aller, le laissant couché au sol. Avec les bandes de voyous, il fallait agir vite et violemment, comme ils le faisaient, eux. Ils avaient déjà fait bon nombre de victimes. Les viols et les meurtres étaient leur passe-temps, mais jamais je n'allais les laisser s'en prendre à ma sœur. Pour cela, ils devraient passer sur mon cadavre. Je m'attendais à des représailles et savais que la bande chercherait à se venger. Ramon, le mec en question m'avait promis de se venger, que ma sœur et moi n'allions pas oublier le traitement qu'il nous réservait. Et je savais qu'il le ferait.

Les Spiders étaient un groupe qu'il ne fallait pas souhaiter rencontrer. Ils avaient conquis plusieurs favelas, et avaient fait de Jaragua leur QG. Ils se ravitaillaient en armes auprès du cartel de la Muerte, dealait de la drogue pour financer leurs ressources. Ils recrutaient les plus jeunes pour agrandir leur territoire. Ils ont détruit plusieurs vies, des jeunes aux avenir

prometteurs ont vite sombré en intégrant leur bande. Il n'y avait aucune issue de sortie lorsqu'on y entrait, soit la prison, soit la mort. Ramon avait raison, le frapper était sûrement la signature de mon arrêt de mort.

Une semaine s'était écoulée dans le calme, et aucune nouvelle de Ramon Cota et des autres. Je commençais même à penser qu'ils avaient plus de gueule que d'effet. C'était jeudi, on avait décidé d'organiser une soirée en famille. Tout le monde était là, ma mère dressait la table, mon père visionnait son match, Mélissa et Andréa la mère de ma fille étaient dans la cuisine tandis que moi, je jouais avec mon bébé. À dix-sept ans, c'était peut-être précocité d'être père, mais moi, ma joie était incommensurable. La musique adoucissait la soirée, c'étaient des instants de bonheur.

Nous étions tranquillement à table quand quelques coups à la porte nous firent sursauter. Andréa se hâta d'aller ouvrir pendant que mon père sanctifiait le repas, la prière fut interrompue par un bruit assourdissant. Je me figeai avant de courir vers l'entrée. Ma compagne était étendue sur les carreaux vieillis. Une mare de sang

s'étalait autour d'elle. Mon cœur rata un battement quand je vis les six hommes vêtus de combinaisons sombres, le visage cagoulé. Les Spiders. Je les reconnaissais même sous leurs accoutrements ridicules. Je n'aurais jamais imaginé qu'ils puissent venir se venger sur ma famille entière.

Je fis demi-tour en criant alors que je poussais vers la sortie qui donnait sur l'arrière de la maison mes parents et ma sœur qui tenait ma fille entre les bras. Je leur ordonnai de fuir, mais mes parents refusaient de partir malgré mes vaines tentatives de dissuasion. Je poussai sans ménagement ma sœur et mon bébé en la suppliant de confier ma fille aux parents d'Andréa si nous ne survivions pas nos parents et moi. Je vis Melissa disparaître dans l'obscurité de la nuit avec ma fille entre ses mains. Ce fut la dernière recommandation que j'eus le temps de lui faire. Je n'avais plus le temps pour mettre mes parents à l'abri. Les dés étaient jetés.

Le temps qu'ils arrivent jusqu'à nous, Mélissa avait déjà pris le large. Ils étaient tous armés, et avaient un

tatouage sur le cou, une araignée noire qui les désignait sans ambiguïté.

— Où est la fille ? cracha le chef de bande, du moins je supposais que c'était lui.

— Elle est partie, connard, va te faire foutre, lançai-je en ricanant.

Je me mis à rire, me moquant d'eux ouvertement, sachant que je vivais mes derniers moments. La peur avait déserté mon cœur, il ne restait plus qu'une satisfaction morbide d'avoir empêché ma sœur de se faire violer par les six monstres et avoir sauvé ma fille me réconfortait. Ils commencèrent à me rouer de violents coups qui me firent plier en deux et l'un d'entre eux, Ramon, sortit un revolver et en me fixant dans les yeux, tira deux balles en direction de mon père, qui mourut lentement en suffoquant jusqu'à son dernier souffle, couché au sol, et cherchais à me relever, mais les forces me lâchèrent. Mon père était mort. Ses yeux ouverts et vitreux me regardaient. Les larmes affluèrent à mes paupières. Je me détestais.

Hystérique, ma mère hurlait et pleurait en proférant des malédictions. Le même agresseur qui venait d'abattre mon père comme un gibier sortit un couteau de sa poche et trancha froidement la gorge de ma mère. Je vis ma mère porter la main à sa gorge et tomber à genoux aux côtés de celui qui avait été son compagnon depuis près de quarante ans. Je regardais la vie disparaître de son corps, hypnotisé. Mon cœur cessa de battre certainement quelques secondes. Il ne restait en moi qu'une haine incommensurable. J'étais devenu un animal, un être humain sans âme. Mon instinct me disait de tuer, tuer, tuer...

Ils me saisirent pour me relever alors que j'imprégnais mes yeux de ces deux êtres que j'avais tant aimés. L'assassin prit une machette, ils étendirent mon bras droit sur la table. Il brandit la lame et l'abattit sur mon membre qu'il trancha. Je ne le quittai pas des yeux une seule seconde. Je criai de toutes mes forces sous la douleur insupportable. Je m'écroulai à terre, espérant qu'ils mettraient fin à mon calvaire avec une balle dans la tête avant de perdre connaissance.

CHAPITRE 2

Quinze années s'étaient écoulées déjà. Tout avait changé, et en même temps tout était pareil. Mon cœur saignait toujours de douleur ; les souvenirs de cette nuit continuaient à me hanter comme si c'était hier. J'étais devenu un roi, un homme puissant qui pouvait tout acheter avec le pouvoir et l'argent dont je disposais. J'avais déménagé à Rio de Janeiro, la capitale. Je me méfiais de tout le monde...

Je n'avais plus de cœur, plus de sentiments, pourquoi m'en serait-il resté ? La vie ne m'avait fait aucun cadeau.

Six hommes avaient détruit et fait basculer ma vie, en quelques secondes. La meilleure soirée que j'avais vécue s'était transformée en la soirée la plus sanglante et cauchemardesque de ma vie. J'avais perdu Andréa, mon père, ma mère, et mon bras. Qu'allaient devenir Mélissa et ma petite fille sans protection, sans quelqu'un pour subvenir à leurs besoins et les aider à avancer dans la vie ? Ma fille allait grandir sans père. Ce soir-là, ils ne

me tuèrent pas d'une balle. Au milieu du brouillard et de la douleur physique et morale, je les vis répandre de l'essence et allumer le briquet. Tout s'embrasa autour de moi, je reperdis connaissance à ce moment- là.

Nous avons tous des fantômes dans notre placard et un passé dont on voudrait se débarrasser, mais que l'on veuille ou non, ce passé demeure, nous hante et fait partie intégrante du cycle de notre existence. Pendant ma perte de connaissance, je crus voir défiler ma vie comme un film. Je voulais que la mort m'emporte, sachant que ma fille allait grandir sans moi dans cette jungle. Une enfant d'à peine quelques mois, et que la mort privait de ses deux parents avant d'avoir eu le temps de les connaître. La tragédie s'acharnait sur elle parce que je n'avais pas mesuré les conséquences que pouvaient avoir sur ma famille la connerie d'avoir défiées les membres d'un gang.

Vous vous demandez certainement comment j'ai survécu à l'incendie et à cette nuit d'horreur quinze ans plus tôt. Le hasard avait mis Ricardo, le fils d'un homme d'affaires sur ma route. Je ne sais pas pourquoi il m'a

sauvé ce jour-là, tout ce que je sais, c'est que s'il n'était pas passé devant chez nous, je serai mort. Il a pris en charge mes frais d'hospitalisation et mon bras a été remplacé par une prothèse. Ricardo et son père Lissandro avaient été le catalyseur dans mon ascension sociale, j'avais longtemps été à leur service et travaillé pour eux jusqu'à devenir autonome et indépendant.

J'avais désormais de l'argent, du pouvoir, des personnes à mon service, la puissance, un duplex et des voitures à ne plus savoir qu'en faire. Nelson était mort le soir où il avait perdu son bras et avait vu mourir sous ses yeux les personnes qui comptaient le plus pour lui. Il avait perdu sa fille et sa sœur.

Nelson était mort. Désormais, il ne restait que le Boss, qui survivait et dirigeait une grosse affaire. Je vivais dans un grand duplex par peur de devenir parano et claustrophobe. Ricardo s'installa avec moi, pour gérer au plus près le cartel familial, mais je le soupçonnais surtout de rester pour garder un œil sur moi et ne pas me laisser seul. Tout avait changé, je n'avais plus rien à faire à Jaragua. Je m'installai à Rio pour gérer ma société de

fabrication de chaussures de luxe, la société L.A.M. me promettant dans mon action humanitaire d'aider les personnes victimes d'agressions ou de viols, les laissés pour compte qui n'intéressaient personne. Surtout s'ils étaient pauvres.

La police était à mon service. Devenir un ripou n'était pas difficile quand le salaire donné par l'état ne dépassait pas celui d'un employé de bureau. Les pots-de-vin que je leur versais balayaient toutes leurs réticences. Le pouvoir m'apportait tout ce que je voulais, ou presque. Je séduisais les femmes pour parvenir à mes fins. Des femmes jeunes et belles, mariées ou non, riches ou pauvres, cela m'importait peu. J'en profitais et lorsque j'avais pris mon pied, je m'en débarrassais comme d'une orange après avoir pressé tout le jus qu'elle contenait. Mon cœur ne palpitait plus d'émotion, il battait simplement. Cette machine insensible ne me servait qu'à pomper le sang dans mes veines, ~~mais~~ à rien d'autre. Les émotions ne le faisaient plus réagir. J'étais vivant, mais mort. Un corps vide, un être détestable et impitoyable, voilà ce que ces monstres avaient fait de moi.

J'avais perdu mon humanité et ma philanthropie quinze ans plus tôt, un jeudi soir à Jaragua. Ma vie d'ado de dix-sept ans avait vu son monde se désagréger devant lui et partir à la dérive.

Je pris l'habitude de faire des dons à l'hôpital Santa-Barbara pour aider les personnes victime de violences. C'était dans ce même hôpital qu'était mort Nelson à l'âge de dix-sept ans et qu'était ressuscité le Boss. Ce fut lors d'une de mes visites en tant que donateur que j'aperçus une fille qui pleurait dans la chambre 39. D'habitude j'étais indifférent et insensible aux souffrances des autres, j'avais des idéologies telles que *"ça m'est égal, chacun porte sa croix. Seuls les égoïstes réussissent"*. Consoler, je ne savais pas faire. Mais je ne sais pas ce qui me passa par la tête, quelque chose me dit de m'approcher de cette fille et pour une fois, j'écoutai cette voix-là. Je demandai au médecin-chef les raisons de l'hospitalisation de l'ado qui avait certainement l'âge que devait avoir ma fille. Quand celui-ci me répondit qu'elle avait été victime d'un viol, le sang déserta mon visage et les réminiscences de

mon passé douloureux refirent surface avec une force qui me laissa exsangue quelques secondes.

Je m'approchai lentement de son lit.

— Salut, jeune fille, murmurai-je pour ne pas lui faire peur.

— ...

— Comment t'appelles-tu ?

— ...

J'attendais patiemment, mais elle ne décrochait toujours pas un mot.

— Écoute, je sais ce qui t'est arrivé, mais si tu ne parles pas, je ne serai pas à mesure de t'aider.

—...

— OK, je te laisse tranquille, soupirais-je en faisant demi-tour. C'est au moment où j'allais passer la porte que j'entendis une réponse timide.

— Je m'appelle Linda.

Je stoppai en souriant et revins sur mes pas.

— Tu as de la famille Linda ? Sais-tu qui je suis ?

— Oui, vous êtes le Boss, le monsieur qui donne l'argent à l'hôpital ?

— C'est bien ça. Linda, peux-tu me dire comment tu t'es retrouvée dans une telle situation ?

— Je travaille comme agent de nettoyage dans une entreprise, et je me suis fait agresser en allant travailler, hoquète-t-elle en éclatant en sanglots.

— Calme-toi et dis-moi si tu connais cet homme.

Je lui posai la question d'une voix douce pour éviter d'en rajouter à sa peine.

— Il m'a coincée dans la ruelle, j'ai crié, mais personne n'est venue à mon secours, il m'a violée et j'ai perdu connaissance.

— Sais-tu qui était cet homme ? Je demandai avec la rage qui me broyait l'estomac.

— Oui, il s'appelle Marcelo Diaz.

— OK Linda, peux-tu me décrire cet homme ou me préciser quelque chose sur lui ?

— Oui, il a un dessin d'une araignée sur le cou, ajoute-t-elle en essuyant ses yeux de ses doigts tremblants.

— Un tatouage d'araignée sur le cou, tu dis ?

Le sang déserta mon visage. Les gouttes de sueur dévalèrent mon dos et une fureur dévastatrice commença à s'insinuer dans mon cerveau. L'image de cette araignée imprimée se révélait devant moi comme une image honnie. Elle réveillait sournoisement des images profondément enfouies, mais jamais oubliées, la vision de mes parents et d'Andréa ensanglantés, allongés sur le sol et la dernière image de ma sœur qui emportant ma fille et disparaissant derrière une porte.

Elle venait de déterrer un fantôme.

Depuis le drame, je ne vivais que pour ça, pour cette vengeance qui me faisait avancer. Sans ça, je serais mort, car je n'attendais rien de la vie, seul le besoin de me repaître du sang des hommes qui avaient détruit ma vie me tenait debout. Et surtout, retrouver ma sœur et ma

filles. Ce que venait de me confirmer cette gamine m'assurait que cette bande était toujours là, et que, maintenant, elle faisait ses petites affaires dans la ville où je me trouvais. Une bonne nouvelle en somme... la meilleure depuis bien longtemps.

— OK, Linda, repose-toi maintenant, je repasserais te voir bientôt.

— Merci, monsieur.

Je sortis de la chambre en tremblant, mais je devais contenir ma rage, j'étais le Boss, un personnage honorable aux yeux de tous. Je me devais de rester stoïque et en aucun cas éveiller les soupçons... Bref, je devais veiller sur mon image. Ricardo me l'avait assez répété. Toutefois, je n'arrêtais pas de m'interroger : ce tatouage était-il identique à celui de nos agresseurs 15 ans plus tôt ? Ce Marcelo Diaz faisait-il partie de la bande des araignées de Jaragua ? Si mes hypothèses étaient avérées, alors je savais ce qu'il me restait à faire. Je continuai la visite du service de l'hôpital normalement, sans manifester mon nervosisme. Je répondis aux questions du médecin et il répondit aux miennes comme

habituellement. Il me tardait de sortir d'ici et retourner dans mon antre, la société que j'avais bâtie à la sueur de mon front, mon empire.

J'écoutai distraitement Federico Maradona Nuñez, mon bras droit, me faire le rapport des derniers chiffres de croissance de la firme qui étaient excellents. Je décidai comme tous les mercredis de faire l'inspection de l'atelier de fabrication de chaussures. Nous étions accompagnés de Tina, mon assistante, et du chef d'atelier. Les ouvriers étaient déjà au travail, sauf une jeune femme qui arriva essoufflée avec pas mal de retard. Elle s'installa à son poste, en baissant les yeux sur son établi, je ne bronchai pas. Je n'admettais aucun manquement aux règles de l'entreprise, mais pour aujourd'hui, je décidai de passer l'éponge, j'avais d'autres chats à fouetter. Je vis distraitement le chef d'atelier avancer dans sa direction pour la sermonner, mais l'ouvrière agitée se leva d'un coup et sous les yeux médusés de son responsable se dirigea vers moi pour venir me parler.

— Monsieur Perales ?

— C'est à moi que vous vous adressez ? lui demandai-je en me retournant vers elle.

— Oui, vous êtes un modèle pour moi et pour toute la jeunesse Monsieur.

— Tu es nouvelle n'est-ce pas ? répondis-je en la regardant.

— Laure Vessa, sourit-elle en me tendant la main.

— Tu es renvoyée, lançai-je en reprenant l'inspection de l'atelier.

J'avais saigné pour fonder et diriger cette société, j'avais sacrifié toute ma vie pour être au sommet, du moins, ce qu'il restait de moi. C'était mon œuvre, ma fierté même si elle ne me servait que de vitrine et cachait sous sa façade honnête mes autres activités bien plus lucratives. Je devais la diriger d'une main de fer, voire d'acier. Federico connaissait bien mes méthodes de travail, nos opinions divergeaient, mais il respectait mes décisions sans rechigner. Nous collaborions depuis presque dix ans et m'avait fait gagner de gros contrats.

J'étais devenu un homme sans pitié.

Je suis rentré à mon duplex, fatigué comme d'habitude. J'ai accrochai la veste de mon costume et dénouai ma cravate avant de m'affaler sur le sofa en passant ma main sur mon visage. Ricardo sortit de sa chambre, et sans un mot remplit deux verres de scotch qu'il me tendit en s'installant dans un fauteuil face à moi.

— Dure journée ?

— Mouais répondis-je en soupirant. Comme d'habitude.

Ricardo était comme un frère pour moi. Le jour où mes parents et Andréa avaient été assassinés par les Spiders, j'avais perdu connaissance, et c'était lui qui m'avait sauvé la vie. Je lui en avais presque voulu. Même la mort n'avait pas voulu de moi. Il m'avait soutenu et accueilli avec son père, payé mes frais hospitaliers, et une prothèse que je n'aurais jamais eu les moyens de m'offrir. Je leur devais tout, et s'ils n'avaient pas été là, je ne serais pas l'homme que j'étais devenu. Certes, ils faisaient partie d'un des cartels les plus dangereux et respectés de la ville, mais ils avaient le sens de l'honneur.

— Les affaires vont comme tu veux ?

— Oui, tout va pour le mieux à l'atelier.

J'avais certes vendu de la drogue pour le compte des Moreno Sanches, c'était le moins que je pouvais faire en signe de gratitude même si c'était à contrecœur au début. Je m'occupais de surveiller les dealers et d'encaisser les bénéfices pour le compte du patron. Au fur et à mesure que le temps passait, je montais en grade. J'étais devenu le bras droit de Ricardo, lui-même chef des opérations du cartel puissant et redouté que dirigeait d'une main de maître Lissandro, son père. Pour être à la tête d'un cartel, il faut avoir un parrain, un mentor qui doit apprendre les rouages du métier à son poulain ; dès le plus jeune âge, celui-ci doit apprendre à tuer sans états d'âme. Tuer pour être craint. Telle est la règle d'or dans le monde du narco- trafic ; un vrai leader de cartel se démarque par son charisme, son sang-froid. Tuer, le moyen qu'on utilise pour faire passer un message d'avertissement qui sert d'exemple aux balances. Quant au cartel des Moreno Sanches ; J'avais fait prospérer leur business, et, moi,

j'avais déjà engrangé un joli capital sur mon compte en banque, ce qui me permit de fonder mon propre business.

Ricardo s'installa avec moi afin de superviser la branche de la ville et de garder le territoire de la Capitale pendant que son père Lissandro gérait celle de Sao Paolo. Il faisait ses affaires et moi, les miennes. Désormais j'étais indépendant, j'avais payé ce que je considérais comme une dette à leur égard. La police était à mon service moyennant quelques pots-de-vin et la mafia la plus importante de la ville était mon alliée. J'étais intouchable et influent. La soirée était calme, comme je les aimais. J'observais le repas que la femme de ménage avait posé sur la table, le bouquet de glaïeuls et les becs de perroquet dans le vase en céramique que j'avais acheté au Pérou quelques mois plus tôt. La voix de mon ami me sortit de ma torpeur et détendit l'atmosphère lourde et silencieuse.

— Tiens

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en voyant le verre qu'il me tendait à nouveau.

— Un autre verre de whisky avec des glaçons, me répondit-il en m'adressant un clin d'œil moqueur.

— Comme je le préfère, merci.

— Je suis content pour toi que tes affaires marchent Nelson.

— Je n'ai pas à me plaindre. Et toi ?

— J'ai expédié la cargaison que me réclamait mon père.

— Pas de soucis pour faire passer tout ça ?

—Aucun. Dis, euh...

— Oui ?

— Je sais que c'est un sujet sensible, mais..., murmura-t-il en hésitant.

— Va droit au but, lançai-je un peu excédé. Ricardo était très discret d'habitude.

— As-tu songé à rechercher Mélissa et ta fille ?

— J'y pense tous les jours, Ricardo, répondis-je en m'adossant au canapé.

— Tu crois que ta fille vit chez ses grands-parents ?

— J'imagine, en haussant les épaules. C'est la raison pour laquelle je compte me rendre à Sao Paolo pour me rapprocher de Jaragua.

— Quand ?

— Demain.

— Tu comptais me le dire quand ? Tu penses que les parents d'Andréa vont te reconnaître, je veux dire qu'ils...

— Croient que je suis mort ? Peu importe, je dois retrouver ma fille et ma sœur également. J'ai déjà perdu trop de temps. Les réponses à mes cauchemars de ces années se trouvent à Jaragua. Il est temps pour moi de revenir.

— Mon père sera content de nous revoir.

— Nous revoir ? lui demandai-je étonné.

— Qu'est-ce que tu crois ? Je viens avec toi, qui sait ? On pourrait mettre la main sur les spiders au passage, lança-t-il avec un ricanement.

— En parlant des spiders, lors de ma visite à l'hôpital j'ai vu une fille qui a été violée par un homme qui avait un tatouage d'araignée noire sur le cou.

Il réfléchit quelques secondes.

— Tu penses que cet homme est un spider ?

— Je ne sais pas trop, mais si c'en est un, je suppose qu'ils ont investi la ville et tentent de s'incruster.

— Mouais... il va falloir que je demande à mes indics de garder l'œil ouvert et que je prévienne mon père.

— Tu ferais bien. Cette bande fait des affaires sur le territoire des autres, je dois vérifier si ce Marcelo Diaz est un Spider, je lançai plus déterminé que jamais.

La vie était vraiment une mosaïque de mystères et de paradoxes. Selon le commun des mortels, je vivais la vie parfaite d'un homme parfait, un homme beau, avec un corps sculpté et habillé de vêtements luxueux qui possédait plus d'argent qu'il ne pourrait en dépenser. Je possédais plusieurs voitures et quatre villas de grand standing dans des villes balnéaires d'Europe. Mais je

n'étais pas comblé, le vide et la douleur subsistaient en moi. Tout ce qui brillait n'était pas d'or. Parfois les choses les plus attirantes n'avaient vraiment aucune valeur.

Mon travail était mon échappatoire. Il m'aidait à décompresser. À ne pas me noyer dans les souvenirs de la tragédie de ce jeudi noir, quinze ans plus tôt. À quoi me servait cette fortune si mes parents, ma famille n'étaient pas là pour en profiter avec moi ?

La réponse était là, j'étais seul.

La nuit avait été brève, le jour s'était levé, assombri par le brouillard. La rosée avait humidifié l'herbe à l'extérieur. Le majordome débarrassa la table pendant que les domestiques sortaient nos valises, Ricardo parla à l'employé, sûrement pour lui donner les consignes à suivre après notre départ. Ricardo ne perdait jamais le Nord. Peu importait la situation qu'il avait à gérer, il restait droit dans ses bottes. C'était l'homme le plus calme que je n'avais jamais connu, d'un calme apparent, parce qu'une fois sorti de ses gonds, il devenait l'homme le plus redoutable de la ville.

Arrivé à l'aéroport, je sentis monter une bouffée d'angoisse et des flashs se bouscullaient dans ma tête comme un kaléidoscope. Je me retranchai dans mon monde, celui de mes pensées. Pendant le vol, les images dansaient devant mes yeux par centaines, je restai figé et silencieux tout le voyage. L'avion avait atterri quand Ricardo me tapota l'épaule pour me faire signe que nous étions arrivés. Lissandro Moreno Sanches nous attendait sur le tarmac.

Comme d'habitude, il était accompagné de ses garde du corps, il nous fit un accueil chaleureux avant de nous conduire à son Duplex. Cet appartement avait abrité mes blessures et ma détresse à 17 ans, et je m'y sentais un peu chez moi. Quant à cet homme grand et imposant, il m'avait aidé et façonné, prêt à affronter le monde.

Dans cette maison, j'étais devenu quelqu'un d'autre. Un homme froid et calculateur. Vendre de la drogue était illégal, mais souvent, la vie ne nous laissait aucun autre choix. Celui de me retrouver seul après avoir perdu ce qui était tout à mes yeux, même ma joie de vivre, n'était

pas un choix non plus. Je n'avais pas honte d'avoir trempé dans des affaires sales.

Arrivés au duplex, les domestiques montèrent nos bagages pendant que Ricardo faisait le rapport à son père du business de la capitale, tandis que j'attendais la fin de leur conversation, tranquillement assis dans un fauteuil. Je n'étais pas ici pour parler business, mais pour trouver les personnes que je m'étais enfin décidé à rechercher. Je sirotais un verre de Whisky en contemplant les tableaux des grands peintres accrochés aux murs. Avoir du blé avait ses avantages. Certainement Lissandro les avait-il achetés à Paris à un collectionneur lors de son séjour là-bas ?

J'avais demandé un service à mon ami, la veille. Je voulais qu'il fasse jouer son réseau d'informateurs pour localiser ma sœur et ma petite. Ricardo était qualifié par le milieu "l'homme infrarouge", eh oui ! Chacun avait son qualificatif dans la mafia, pour la simple raison que, qui que vous soyez, où que vous soyez, vous ne pouviez pas lui échapper. Vous pouviez vous terrer dans un trou minuscule, il finissait toujours par vous retrouver.

Beaucoup de gens l'engageaient pour retrouver des disparus moyennant une somme conséquente.

Je ne me sentais pas prêt à affronter la réalité et à combattre mes vieux démons. Ma sœur était-elle vivante ? Allait-elle me reconnaître ? Qu'est-ce qu'elle était devenue ? Je n'en avais aucune idée, mais au fond de moi, je gardais l'espoir intact. Une voix en moi n'arrêtait pas de me le dire, je me fiaais à mon instinct et m'y accrochais comme une moule à un rocher. J'étais soulagé, car s'il parvenait à la localiser, j'aurais retrouvé l'unique famille qu'il me restait. De mon côté, j'allais me rendre chez la famille de mon ex-compagne.

Je me rendis chez les parents d'Andréa accompagné de deux hommes de main des Moreno Sanchez le lendemain matin. Le quartier n'avait pas changé, toujours les mêmes ruelles sombres et étroites qui débordaient de détritits et d'eaux usées qui ruisselaient en libérant une odeur nauséabonde. Quand je vis leur logis devant moi, je fus pris d'une nostalgie libérant des flashes qui revenaient en force. Je me revoyais jouer au ballon avec Andréa quand nous étions enfants. Quelques larmes s'échappèrent de

mes yeux sans pouvoir les retenir. Terrell, le chauffeur me tapota l'épaule et je revins à la réalité, me ressaisissant pour essuyer mes joues du dos de la main. Je lui répondis comme le Boss répondait habituellement, en lui disant de s'occuper de ses oignons et je descendis du véhicule en claquant la porte.

L'un des hommes de mon père d'adoption descendit derrière moi avec les cadeaux que j'avais préparés. Étais-je prêt à revoir ma fille ou devais-je y renoncer ? Je n'en savais rien. Il n'était pas inscrit dans mes gènes de fuir devant les difficultés. Non ! je ne serais pas un lâche ! Si je fuyais, cela voudrait dire que je n'aurais tiré aucune leçon de ce que m'avaient enseigné mes parents "*mourir debout*". Je devais le faire, c'était maintenant ou jamais.

Fuir signifierait que ma survie aurait été vaine. Non ! J'allais retrouver ma fille, ma sœur et nous serions de nouveau réunis comme une famille : la famille Perales. J'avancai l'estomac noué et le cœur qui tambourinait si fort dans ma poitrine que je crus qu'il allait exploser.

Je frappais à la porte...

— C'est qui ? entonna une voix derrière le battant.

Je ne répondis pas, mais j'ai reconnu cette voix, même après les quinze années écoulées, toujours la même intonation rauque, Saül, le frère aîné d'Andréa.

La porte s'ouvrit et je me retrouvai face à face à deux yeux plissés et inquisiteurs. Il resta pétrifié quelques secondes, incapable de parler ni de bouger. La voix de monsieur Zacharias, qui demandait à son fils si tout allait bien, sembla le réveiller.

— Oui, papa, tout va bien.

Saül me foudroyait des yeux, le regard plein de rancœur. Il m'en voulait certainement pour la mort de sa sœur cadette. Il ne dit rien et se décala en me faisant signe d'entrer.

— Qui est-ce, Saül ?

— C'est moi, répondis-je !

Zacharias et Raquel étaient assis sur le sofa. Le son de ma voix leur fit l'effet d'une bombe. Surpris, ils tournèrent un regard incrédule vers moi. On aurait dit

qu'ils se trouvaient face à un fantôme. Et pourtant, c'était bien moi. Physiquement, je n'étais plus ce jeune père adolescent de dix-sept ans, j'étais un homme de la trentaine, raffiné et sûr de lui. J'avais attendu ce moment depuis des lustres. Je savais que je n'avais pas à me justifier.

J'avais toujours cru que ces jeunes qui se lançaient dans le trafic avaient eux-mêmes décidé de mener cette vie. Je me trompais sur toute la ligne, pas tous. Parfois, la vie ne vous laissait pas d'autre option, la drogue vous procurait l'argent qui pour certains permettait de subvenir aux besoins de leurs familles ; et d'autres, survivre, tout simplement. Ma situation m'avait appris une chose : ne jamais juger son prochain sans connaître un minimum sa vie. C'est elle qui m'avait conditionné en mettant mes principes moraux au placard. C'était ça, ou mourir de faim, et d'ailleurs où étaient ces fameux principes moraux lorsque je brûlais de fièvre après la perte de mon bras ? Je serais six pieds sous terre si Ricardo, le mafieux, ne m'avait pas secouru et pris sous son aile.

Tous les regards étaient braqués sur moi, me fusillant, pleins de surprise, de colère, de haine. Je pouvais lire dans leurs yeux les reproches silencieux pour la mort de leur fille. Je ne leur en voulais pas, je pouvais comprendre leur ressentiment. Souvent, c'était simple de croire qu'une autre personne était responsable de nos malheurs, chercher un coupable à nos tragédies adoucit la réalité. Le silence prenait toute la place, mais nos regards communiquaient, percutants. Le leur, accusateur, le mien encaissa sans broncher, mais ne flancha pas.

Terrell avança avec les présents que j'avais apportés. Je les pris dans les mains et lui fis signe de repartir.

— Nous te croyions mort ! cracha Zacharias.

— J'y ai échappé de justesse, répondis-je.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Pourquoi tu es revenu ?

— Je...

— C'est de ta faute; si ma petite Andréa n'est plus de ce monde, assassin ! pourquoi tu n'es pas mort ? gueula-t-il en se levant.

— Je... je suis désolé.

— Désolé ? Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je suis venu rechercher ma fille.

— Ta fille ? Tu veux dire notre petite fille !

— Tu as liquidé ma fille et tu veux aussi liquider ma petite-fille ? ... ça, jamais !

— S'il vous plait, je crois que j'ai le droit de connaître mon enfant.

— Notre petite fille est morte !

— Mo...morte ?

Je n'arrivais pas à en croire ce que mes oreilles entendaient, ça me fit l'effet d'un coup de poing dans l'estomac. J'avais l'impression que le cauchemar ne cesserait jamais. Quelque chose me disait de ne pas le croire, mais Zacharias et Raquel étaient des gens bien, ils ne m'auraient jamais menti, encore moins sur ma fille, leur petite-fille. Mes espoirs de retrouvailles familiales venaient de s'envoler en fumée me laissant anéanti.

— Morte comment ? Trouvais-je la force de demander.

— Quelques jours après la tragédie qui a pris la vie de notre fille et que nous t'avons cru mort, ta sœur est venue déposer Alba chez nous complètement effrayée, commença Raquel. Nous avons pris soin d'élever notre petite du mieux que l'on pouvait. Andréa avait laissé une part d'elle avant de quitter ce monde, mais le bébé était tellement maladif qu'il n'a pas survécu. Nous n'avions pas les moyens de la faire soigner dans un hôpital de Sao Paolo.

Raquel me relata de bout en bout le décès de mon enfant. Subitement, mon ouïe se brouilla, je ne l'écoutais plus. Je ne voyais plus que les images de moi et d'Andréa promenant notre fille dans le jardin public. Mon téléphone se mit à vibrer et me fit sursauter avec un message de Ricardo.

— Excusez-moi, dis-je en sortant pour lire le message.

"J'ai une bonne nouvelle.

Je viens de retrouver Mélissa. Elle est

Mère célibataire, et tient un magasin.

Au 94 rua Mai cake shop"

Je venais de recevoir un choc terrible et voilà qu'au milieu du chaos j'entrevis une lumière d'espoir. Cette nouvelle n'atténuait pas ma douleur et ma culpabilité, mais l'adoucissait tout juste un peu. Je connaissais déjà la perte de l'amour de ma vie, celle de mes parents. Mais rien ne surpassait celle de perdre un enfant. C'était inimaginable. Je n'étais pas certain de survivre à ça, pour moi c'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase.

Je retournai à l'intérieur le cœur en berne.

—Je...je suis vraiment désolé pour tout, j'ai amené ces cadeaux pour vous.

—Tu sais quoi, vociféra Saül, tu peux les garder tes présents, on n'en a pas besoin

—Je suis désolé, ajoutai-je en reculant.

J'ignorai les paquets que Saül venait de balancer par terre. Sa rage était légitime, je ne pouvais pas lui en vouloir, il me tenait pour responsable de la mort de sa

petite-sœur. En plus, je me sentais misérable, honteux et en position de faiblesse.

—Nelson, m’interpella Raquel lorsque je me tenais sur le seuil de la porte. Si tu nous aimes, et que tu aimais vraiment Andréa comme tu l’as toujours si bien prétendu, alors ne reviens plus nous voir, s’il te plaît.

Je hochai la tête sans les regarder et je regagnai le véhicule. J'allais exploser. Mon cœur se désagrégeait en particules de plus en plus petites me laissant exsangue et anéanti.

— Boss ? M'interpella le garde impressionnant en m'ouvrant la portière.

Je ne répondis pas. Je n'avais pas envie de parler et pleurer. Devant des gardes du corps, encore moins.

— Boss, ça va ?

— Conduis-moi à cette adresse : Rue 94- Mai Cake shop, ordonnai-je, tant qu'il me restait encore des forces.

— Bien, Boss.

Je n'arrivais pas à digérer ce que venaient de me dire Zacharias et Raquel. Une partie en moi refoulait ces propos, mais une autre se demandait pourquoi la famille d'Andréa m'aurait-elle menti ? À l'époque, je n'avais que dix-sept ans. Zacharias et Raquel étaient des personnes sincères et honnêtes. Ils avaient toujours eu horreur du mensonge et de l'hypocrisie. Ils faisaient partie de ces personnes qui pouvaient mourir au nom de la vérité plutôt que vivre dans un carcan.

J'avais tellement de mal à le croire que je rejetais inconsciemment la réalité en doutant de la sincérité de ces personnes. Et pourtant, quelque chose me disait au fond de mon cœur que j'avais raison. Quoi qu'il en soit, je devais retrouver Mélissa, elle pourrait me dire la vérité au sujet de ma fille. Zacharias et Raquel avaient beau dire, ce qui était sûr, ma sœur, elle, me dirait la vérité, droit dans les yeux.

— Boss, nous sommes arrivés, lança Terrell en me tapotant l'épaule.

Il s'était rendu compte que j'étais plongé dans mes pensées. J'avais besoin de souffler, j'avais trop encaissé

et le peu de force qu'il me restait pour mes retrouvailles avec Mélissa avait foutu le camp. J'étais comme déchargé de toute énergie et de substance. Mon corps était vivant, mais vide de tout sentiment.

—Boss, nous y sommes !

—...

—Boss ? insista-t-il.

Je sursautai.

—Je... je n'en ai pas la force, Terrell. Je viens d'apprendre que ma fille est morte quelque temps après mon départ. Je crois que je n'ai pas la force de faire face à Mélissa, ça fait quinze ans qu'on ne s'est pas revus... on ferait mieux de rentrer à la résidence.

—Écoutez, Boss, ça fait quinze ans que je travaille pour les Moreno Sanches, et autant que je vous connais. S'il y a une personne avec un fort caractère, c'est bien vous. En dépit de tout ce qui vous est arrivé, vous êtes un battant ! Écoutez, le Boss que je connais ne ferait pas machine

arrière, il sortirait de cette caisse et irait affronter son passé parce qu'il n'est pas un lâche ni un faible.

—Tu crois, Terrell ?

—J'en suis certain.

—D'accord, accorde-moi deux minutes... tu peux entrer dans le magasin avant moi et t'assurer qu'il s'agit bien d'elle ? Remets-lui cette boîte en même temps. Apparemment, c'est une pâtisserie, achète quelques gâteaux. Vas-y, je te rejoins.

—d'accord, Boss.

Terrell descendit et se dirigea vers l'enseigne. Le comble avait voulu que je devienne un illustre milliardaire tandis que ma sœur n'avait pas évolué. La vie ne nous offre pas tout sur un plat d'or. Ricardo n'avait donné aucune information sur "Mai cake shop", la boutique de Mélissa. Le local semblait vétuste et se trouvait dans le coin le moins délabré d'un quartier sensible, juste à la sortie du ghetto. Ses revenus devaient être modestes et si elle avait une fille à élever, elle devait sérieusement en baver pour joindre les deux bouts.

Melissa était mère célibataire ! j'avais du mal à le croire. Mes parents et moi avions espéré une vie moins misérable pour elle. Nous l'imaginions médecin ou avocate, mais le destin en avait décidé autrement. Tout ça, c'était la faute des Spiders. Ils n'allaient pas s'en tirer à si bon compte. J'avais un projet pour eux. Le plus beau projet de ma vie. Le plus important. Celui pour lequel je vivais depuis quinze putains d'années.

Quinze ans à me demander comment elle allait. Comment elle avait pu survivre dans cette jungle. Trop d'émotions me submergeaient quand j'ouvris la portière. J'avais peur de ne pas trouver les mots qu'il fallait pour lui faire face.

Je pris une grande inspiration et me dirigeai vers la pâtisserie quand j'entendis une conversation houleuse entre Terrell et Mélissa.

—S'il vous plait, veuillez l'accepter.

—Ça, jamais ! Entendis-je ma sœur répliquer.

—Que se passe-t-il, Terrell ? lançai-je depuis la porte.

Quand elle se retourna, je restai comme une statue de sel. C'était bien elle. Ses traits avaient vieilli, mais elle était toujours aussi belle.

—Boss, cette dame refuse le cadeau.

—Laisse-nous seuls, Terrell, repris-je sans quitter ma sœur des yeux.

Il quitta le magasin sans se retourner.

—C'est donc vous le fameux Boss ? cracha-t-elle d'un ton dédaigneux.

J'avais ma sœur devant moi, mais je ne reconnaissais pas dans ses traits la jeune fille que j'avais laissée derrière moi des années plus tôt. Apparemment, elle non plus.

—Je peux m'asseoir ?

—Allez-y !

— Ouf, si on m'avait dit qu'un jour je te reverrais, commençai-je en la bouffant des yeux. Je n'y aurais pas cru moi-même. Tu as tellement changé, poussin.

—Poussin ? Seul mon frère Nelson avait le droit de m'appeler comme ça !

—Je suis Nelson, Mélissa, soupirai-je devant son regard méfiant.

Elle porta les mains devant sa bouche en pâlisant.

—C'est une blague ?

—Regarde-moi bien !

—Non, c'est plutôt vous qui allez m'écouter... Pour qui vous prenez- vous ? vous débarquez ici en prétendant être mon frère ?

—Je suis ton frère, regarde-moi bien !

—Assez ! vous n'avez pas honte de dire ça ? Mon frère est mort, et moi, je ne suis pas à vendre ! Si c'est une femme que vous cherchez, je ne suis pas disponible, hurla-t-elle.

—Melis...

—Je vous prie de vous en aller, monsieur !

—Mel...

—Sortez, je vous dis !

Les larmes roulaient sur ses joues. J'étais déçu, mais pas surpris. Je n'insistai pas en voyant son expression douloureuse et me levai en soupirant pour me diriger vers la porte lorsqu'elle m'interpella.

—Votre cadeau, je n'en veux pas. Ramassez-le et dégagez !

Je ramassai avec un certain malaise le paquet que j'avais pris soin d'emballer à son intention pour nos retrouvailles. Tout ne marchait pas comme je l'avais espéré. Mon optimisme avait radicalement disparu. J'étais redevenu ce Nelson vulnérable et fragile comme une coquille d'œuf. Le rejet de ma sœur m'avait fendu le cœur, telle une faucille coupant une herbe fraîche.

L'espoir que j'avais nourri de reformer une famille, cette force motrice qui m'avait propulsé à me hisser au sommet s'était envolée. Je la comprenais, mais j'étais meurtri. J'avais envie de m'écrouler de douleur. J'avais déjà tant encaissé de la vie, j'en avais tellement bavé jusque-là. Le choc que je venais de recevoir symbolisait

le coup de grâce. Ces deux derniers jours avaient été pénibles. Mais la plus insupportable à encaisser avait été la nouvelle de la mort de mon bébé. Bien plus que le rejet de la seule famille qui me restait. En soi, le mal était déjà fait depuis longtemps, les cicatrices venaient seulement de se remettre à saigner.

Je demandai au chauffeur de me conduire sur "Rio Paraná" où je descendis de la voiture en demandant à Terrell et l'autre garde du corps de rentrer à la résidence Moreno. Je vis le mastodonte hésiter quelques secondes, il n'était pas dupe, je le voyais à sa façon de me regarder.

J'arrivai face à la plage de Campinas, après avoir parcouru les 90 kms, et tombai à genoux sur le sable. Les yeux levés vers le ciel, je me mis à crier, à pleurer en hurlant sans m'arrêter jusqu'à ce qu'il ne sorte plus un son de ma gorge. J'étais incapable de dire depuis combien de temps j'étais là. Depuis quand hurlai-je comme un loup ma désespérance et ma douleur ?

Je m'accroupis sur le sable mouillé, indifférent à la marée montante qui léchait mes genoux et mes chaussures, le regard perdu vers l'horizon. Je me levai et

me débarrassai de ma montre, de ma prothèse et de ma paire de chaussures noires. J'avançai dans l'eau comme un automate, un sourire accroché à mes lèvres. J'avais l'impression de voir mes parents qui me tendaient la main et au fur et à mesure que j'avançais, mes soucis s'en allaient comme emportés par le ressac des eaux tumultueuses. La mer était sombre, aussi sombre que l'étaient mon corps et mon âme.

CHAPITRE 3

—M'sieur, ça va ?

Je toussai rejetant l'eau qui envahissait mes poumons.
Une voix me parvenait, lointaine

— Je vous ai sorti de l'eau, vous vouliez vous suicider ?
M'enfin qu'est-ce qui vous a pris de faire ça ?

—Putain, ce n'est pas votre problème, hurlai-je. Partez d'ici.

Une voix familière me parvint à travers mon cerveau embrumé.

— Laissez, je m'occupe de lui. Tenez, prenez ça, merci de l'avoir aidé.

Des pas crissèrent et s'éloignèrent alors que deux bras puissants me soulevaient, me déposaient comme un sac sur un coussin confortable. Je fermai les yeux. Je ne

voulais pas voir la lumière du jour. Même la mort m'était refusée. J'étais maudit.

Terrell me raccompagna jusqu'à ma chambre dans laquelle je m'enfermai à double tour, sans adresser un mot à qui que ce soit. J'entendis les coups frappés contre le battant. Ricardo me suppliait d'ouvrir. Je n'en fis rien. L'émotion était plus forte que ma raison. Je me souvenais des paroles de Mélissa qui me rongeaient comme de l'acide. La douleur me consumait. J'avais encore trop de larmes à verser avant de me planter devant les deux hommes qui m'avaient rendu à la vie. Mais je voulais le faire seul, dans le silence de cette chambre. J'étais un homme, bordel ! Un dur à cuire ! Je devais vivre, ne serait-ce que pour faire la dernière chose qui signerait ma rédemption dans mon esprit.

C'est ce que je fis une bonne partie de la nuit. Je vidai mes yeux de toutes les larmes accumulées me promettant que c'était la dernière fois.

Le lendemain, je me réveillai comme neuf. L'homme froid et calculateur était revenu. Après ma douche, je cherchai ma prothèse sans la trouver. Je supposai que

Terrell l'avait récupérée sur le sable, dans le cas contraire, je n'avais plus qu'à m'en procurer une nouvelle. Je la vis posée sur le fauteuil de ma chambre.

Je regardai l'homme qui me faisait face devant le miroir de la salle de bains. Celui que me renvoyait le miroir était charismatique et le rictus qui déformait ses lèvres dégageait une confiance en lui. Je sortis de la table de chevet le coffret qui contenait le papier avec la liste noire que j'avais établie des années auparavant, et que je trimballais partout. Elle mentionnait les noms de chaque membre qui avaient fait partie des Spiders, quinze ans. Plus tôt. Les noms des monstres qui avaient semé le chaos dans ma vie. J'ajoutai en dessous le nom de Marcelo Diaz, l'homme qui avait agressé la jeune fille hospitalisée à Sainte Barbara.

Un sourire carnassier fleurit sur mes lèvres. Je pris le petit déjeuner avant d'appeler Terrell.

— Terrell, tu peux faire une recherche pour moi ?

— Bien sûr boss, à ton service.

— Je voudrais que tu me trouves des infos sur un certain Marcelo Diaz, aux dernières nouvelles, il était à Sao Paolo. Il porte un tatouage sur le cou, une araignée noire identique, je suppose, à celle de la bande de Jaragua. Je veux que tu en fasses une priorité, alors sers-toi de tes indics et engage la somme nécessaire. Aucune limite, entendu ?

— Compris, boss, ça sera fait.

Ricardo et Lissandro, surpris, me regardèrent par-dessus le pichet de jus de fruits posé sur la table. Je tentai de garder une mine sereine alors que je bouillais de l'intérieur.

— Tout va bien, Nelson ?

— Oui, ça va. À ce sujet, je voulais m'excuser pour le spectacle d'hier. Un moment de faiblesse qui ne se reproduira plus.

— Cela vaudrait mieux, éructa Lissandro. Mon fils ne t'a pas sauvé la vie pour te voir sombrer maintenant ! Si tu as besoin de vengeance, vas-y, mais respecte ceux qui t'ont aidé !

— Excuse-moi, murmurai-je en baissant le regard dans mon assiette.

J'avais honte, parce qu'il avait raison. M'ôter la vie ne me rendrait pas ceux que j'avais perdus. Je devais aux deux personnes devant moi d'être l'homme que j'étais devenu.

— Quand j'aurai réglé tout ça, je te jure que ça ira.

— Je te fais confiance, tâche de ne pas me décevoir, m'assura le mafieux en plissant les yeux, signe qu'il était furieux.

Terrell me fit signe depuis la porte, m'indiquant qu'il m'attendait. Les regards de Ricardo et de son père se croisèrent. Je compris qu'ils n'étaient pas rassurés à mon sujet, mais gardèrent le silence. J'avais vécu avec eux assez longtemps pour savoir que, quand le patron ne disait rien, son mutisme ne présageait rien de bon.

Je pris place aux côtés de Terrell dans le 4X4, sans me poser de questions. Dans ce milieu, le plus souvent, nous n'avions pas besoin de mots pour nous comprendre.

— J'ai des informations sur ton Type, lâcha Terrell alors qu'il sortait de l'autoroute pour stationner dans l'une des ruelles de Jaragua.

— Je m'en doutais.

— Regarde.

Il me désigna de la tête le vieil entrepôt que je connaissais bien et qui abritait autrefois quelques squatteurs drogués jusqu'à la moelle. Aujourd'hui, au-dessus de la porte coulissante rouillée, un panneau indiquait : "Atelier de peinture et carrosserie".

J'aperçus face aux portes délabrées un homme de haute stature qui discutait avec deux hommes en faisant de grands gestes. À n'en pas douter, ils faisaient des affaires. Je portai mon regard sur le cou de celui qui m'intéressait, sans réussir à apercevoir le tatouage en entier. J'attendis que les deux types partent et descendis du véhicule.

— J'espère que tu sais ce que tu fais.

— Je sais toujours ce que je fais, ne t'inquiète pas.

Je descendis du véhicule et avançai vers le hangar en regardant à droite et à gauche. Si ce type faisait partie des spiders, je ne tenais pas à me faire repérer. Je trempais moi-même dans des affaires louches, mais j'étais extrêmement prudent. Je voulais régler ce qui me tourmentait. Pas question de laisser mes hommes de main faire le travail à ma place. C'était une affaire personnelle.

— Je cherche Marcelo Diaz, lançai-je à quelques pas de l'entrée du hangar.

L'homme se retourna brusquement et passa la main sous son tee-shirt. La crosse de son magnum dépassait de la ceinture de son pantalon. Je levai les mains, lui faisant signe que je n'étais pas armé.

— Que lui veux-tu ? demanda-t-il d'un air suspicieux.

— Je suis ici pour des affaires. Deux cents kilos de blanche, ça te parle ?

— Deux cents kilos ? Qui t'a parlé de moi, se méfia-t-il en reculant d'un pas. Et que fait un homme comme toi à Jaragua ?

— Un ami de São Paulo, mais je vois qu'il m'a mal conseillé. Laisse tomber, lui assurai-je. J'irais faire mes affaires ailleurs.

— Donne-moi ton nom, éructa-t-il.

— Le boss. Je suis le boss, tout simplement.

Ses yeux s'écarquillèrent comme des soucoupes. Il tourna la tête vers le 4X4 garé un peu plus loin avant de revenir vers moi.

— OK, entre, et discutons.

Je levai le pouce en direction de Terrell pour lui signifier que tout allait bien. Il actionna le verrouillage du véhicule et s'avança vers nous.

— Toi et moi, ajouta le tatoué. Ton garde reste devant la porte.

— Sache, mon ami, que personne ne me donne d'ordres. Si tu veux coopérer, très bien, mais Terrell me suit comme mon ombre, alors c'est à prendre ou à laisser.

Il me lança un regard incendiaire avant de m'inviter à entrer dans le dépôt. La première partie était gagnée. Le plus dur restait à faire.

Je gardai mon attitude froide pendant que nous traversions le garage où trois carrossiers repeignaient des véhicules. Je le suivis le long d'un couloir au bout duquel il souleva une trappe qui donnait dans la cave du bâtiment. Nous descendîmes les escaliers en pierre et entrâmes dans un autre monde. Un monde que je connaissais bien. Je regardai les jeunes affairés autour des tables. Les petites mains. Ils façonnaient de petits paquets de coke coupée et frelatée de 1 gramme dans des sachets qu'ils balançaient dans des caisses. Un travail à la chaîne parfaitement huilé. Le premier versait le sachet de cocaïne pure dans un plat en inox et le mélangeait à toutes sortes d'ingrédients. Farine et sucre avant d'y ajouter quelques ingrédients dont je ne connaissais pas la provenance. Certainement des poisons qui rendaient la poudre un peu plus addictive encore. Le but était de couper le produit, ~~et le faire~~ et doubler le volume les doses pour augmenter les bénéfices.

J'avançai vers l'une des tables pour regarder de plus près le mélange qu'ils ajoutaient à la poudre.

— Arsenic ? Demandai-je, stoïque.

— Un peu, et quelques amphétamines. De la mort aux rats aussi, parfois.

— Vous ne devez pas garder les clients très longtemps, lançai-je en ricanant. Mais ce n'est pas mon problème. Je suis ici pour affaires. De quel groupe fais-tu partie ?

— Je ne crois pas que cela t'intéresse.

— Je ne fais affaire qu'avec des groupes sûrs, pas avec n'importe qui, alors soit tu réponds, soit je me barre et vais faire mes courses ailleurs, tu piges ?

Il esquissa une grimace. Mais l'annonce d'une aussi grosse quantité à vendre et l'appât du gain lui fit ravalier sa réplique.

— Spiders, tu connais ? Il n'y a pas plus sûrs que nous, ricana-t-il en me frappant sur l'épaule.

Un froid glacial m'envahit soudain. Je cherchais des renseignements et les avais obtenus très simplement. Je

jetai un coup d'œil de biais vers Terrell qui esquissa un sourire entendu.

— Deux-cents kilos, tu as dit ? reprit l'enfoiré.

— Oui, répondis-je en me retenant de lui fracasser le crâne contre le mur derrière lui. Je reviendrais avec un sachet de marchandise, vous testerez la qualité et nous nous mettrons d'accord sur le prix. Si nous trouvons un terrain d'entente, nous ferons affaire. Je ne négocie pas, le prix, c'est le prix. C'est de la Colombienne de premier choix. Donc, aucune négociation possible. Je m'occupe de la faire venir, et vous, de la distribuer. Alors comme je suppose que tu n'es pas le chef, je traiterais directement avec lui.

— Ici, c'est moi le chef, mon pote, je ne laisse pas mes affaires aux sous-fifres !

— OK, je te contacterais.

Quelque part à Jaragua

Mélissa entra chez les parents d'Andréa. Cela faisait plusieurs jours qu'un drôle de pressentiment l'empêchait de dormir. Depuis que l'homme s'était présenté chez elle en lui disant qu'il était Nelson. Nelson...

— Qu'est-ce qu'il se passe Mélissa ? lui demanda Raquel en lui désignant un fauteuil.

— Un type s'est présenté chez moi, un imposteur qui m'a assuré être mon frère. Vous vous rendez compte ? Depuis, je ne dors plus.

— Mélissa, cet homme est venu nous voir aussi et c'est bien ton frère.

Elle se leva et commença à faire les cent pas, les mains plaquées sur sa bouche. C'était impossible ! Nelson était mort brûlé dans l'incendie de leur maison. Non ?

— Assieds-toi, insista Raquel. Il est venu voir Estrella avec des cadeaux. Nous lui avons dit qu'Estrella était morte quelques jours après notre fille de maladie.

— Pourquoi lui avez-vous dit ça, s'offusqua Mélissa.

— Parce que c'est nous qui l'avons élevée ! s'indigna le vieil homme. C'est la seule chose qu'il nous reste d'Andréa ! Tu as vu comment il était habillé ? Tout respire le luxe et le fric chez lui ! Il a disparu alors que nous le croyions mort et il croit qu'il peut revenir comme ça ? Comme si de rien n'était ?

— Est-ce qu'il a laissé une adresse ou quelque chose, demanda Mélissa.

Des pas assurés et un rire cristallin se firent entendre. Estrella apparut dans le salon.

— Bonjour tatie, lança-t-elle avec euphorie en embrassant sa tante. Qu'est-ce que vous disiez ?

— Rien d'important, ma chérie, répondit la grand-mère en ancrant le regard sur celui de Mélissa pour l'intimer au silence.

— Papy, mamie, je veux partir étudier ailleurs. Mes professeurs m'ont dit qu'avec ces notes que j'ai, je peux demander une bourse du mérite et faire de bonnes études à Rio.

— Si loin ? S'exclama la grand-mère. Pas question !

— Je veux quitter cet endroit pourri ! je veux partir de ce taudis et étudier ailleurs ! Sinon, je trouverais un travail, je veux partir d'ici !

— Nous en discuterons plus tard. Arrête de nous énerver maintenant !

La jeune fille ne répondit pas, elle se renfroigna et sortit de la salle à manger en claquant la porte.

— Je la comprends, lança Mélissa en direction de Zacharias et Raquel.

— C'est impossible, si elle part d'ici, elle pourrait se retrouver nez à nez avec son père. Alors nous comptons sur toi pour garder la bouche fermée et ne rien dire si tu le revois. Il n'a pas laissé d'adresse, mais je ne doute pas que tu le reverras.

La nuit était tombée quand Mélissa rentra chez elle. Oksana, sa fille, l'attendait.

— Bonsoir, maman, je t'attendais.

— Il est tard, Oksana, tu devrais aller au lit. Je reviens de chez Raquel et Zacharias.

— Oh, tu as vu Estrella ?

— Oui, elle veut partir à Rio, ses grands-parents sont désolés.

— Justement, je voulais t'en parler. Moi aussi je veux partir avec elle. Je veux partir de ce coin.

— Quoi ?

— Ce que je viens de dire, reprit Oksana. Je veux partir d'ici et Estrella vient avec moi.

Mélissa s'installa sur une chaise et regarda sa fille. Elle savait que pour trouver une vie meilleure elle devait partir d'ici. Mais à 14 ans, c'était encore une enfant. Elle aussi avait voulu tourner la page. Mais avec une enfant sur les bras, elle s'était résolue à acheter à crédit le petit magasin de pâtisseries dans lequel elle avait été employée par Ruben. Le vieil homme l'avait formée au métier et lui avait cédé le local et l'appartement pour une somme modeste. Son affaire lui permettait à peine de vivre, mais

elle devait prendre une décision avant qu'il ne soit trop tard.

— Je parlerais à Raquel et Zacharias, s'ils sont d'accord, Estrella viendra avec nous.

— Avec nous ?

— Oui, je pars avec toi. Je vais mettre en location le magasin, Sylvana devrait être intéressée.

Quelque part à Sao Paolo

Presque quinze jours que j'avais rencontré le trafiquant. Je ruminais dans ma chambre, submergé par